

13

**Par
Guillaume Vaumartin**

*À ma famille, mes amis et à tous ceux pour qui me lire est
devenu un plaisir. À vous tous. Bonne lecture.*

Préface.

Ce que l'on écrit est le reflet de notre personnalité, de ce que nous pensons, de notre âme. Si en lisant ces lignes, vous vous dites que je suis cinglé, fou à lier, bon à enfermer, dites-vous que nous le sommes tous et qu'il n'y aucune échappatoire. On ne change pas ce que l'on est, on essaie juste de faire avec.

Fatal, la première nouvelle de ce recueil est une nouvelle que j'ai écrite en moins d'une heure pour un concours. En la lisant, vous constaterez que je tranche dans le lard sans perdre un instant. Pour l'écrire, je me suis inspiré d'une nouvelle de Stephen King, La Cadillac de Dolan. Quant aux autres, je vous laisse les découvrir par vous-même, sinon ce n'est pas amusant.

J'ai choisi 13 comme titre, car ce chiffre représente tant de choses que je ne pouvais pas faire autrement. D'ailleurs, ce recueil comporte 13 nouvelles. Mais ce n'est pas un hasard, rassurez-vous. Rien de mystique là-dedans. C'est juste un choix de l'auteur, autrement dit, moi.

Installez-vous paisiblement et laissez-vous emmener dans le sillage de ma douce folie.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. J'ai délibérément changé certains aspects de la vérité et certains lieux, n'oubliez pas qu'il s'agit d'une fiction. Si par mes changements, je blesse certaines personnes, veuillez m'en

excuser. Gardez à l'esprit que je ne suis que votre humble serviteur.

*« Nous sommes tous des malades mentaux. »
Stephen King.*

*« Occupez-vous de vivre, ou arrangez-vous pour mourir. »
Stephen King.*

*« Le noir n'est pas terrifiant. Ce qui l'est, ce sont les choses qui y
vivent. »
Guillaume Vaumartin.*

*« [ELROND](#) : Car rien n'est mauvais au début. Même Sauron ne
l'était pas. »*

*Le seigneur des anneaux (1954), John Ronald
Reuel Tolkien (trad. Francis Ledoux), éd.
Christian Bourgois, 1972, p 296*

Sommaire

1	Fatal
7	Vengeance
57	Souvenirs oubliés
67	Un soir de fête foraine
81	Voyages à travers son temps
107	Un appel venu d'ailleurs
139	Mauvaise pioche
177	Jouer avec le feu
195	L'amour est éternel
231	Planète hostile
265	Ma femme, cette garce !
275	Qui va à la chasse...
301	Dernier espoir
421	1 ^{er} chapitre de mon roman Créatures

Fatal.

1.

Il lui suffisait de claquer des doigts pour que tous obéissent. Un seul regard et tous avaient compris qu'il valait mieux la fermer ou s'éclipser avant d'en prendre une. Avant d'ouvrir la bouche en sa présence, il était plus que recommandé de bien réfléchir à ce que l'on allait dire. Sans quoi, vous vous retrouviez coulé dans le ciment avec une balle dans la tête en guise de cadeau d'adieu. Eh oui ! Il ne valait mieux pas déconner avec le vieux Bart Connors. C'était un vieux de la vieille, un filou. Mais c'était aussi un sacré patron qui faisait de son entreprise la meilleure sur le marché. Seul hic ? Son entreprise donnait dans la prostitution, le trafic de drogue, la contrebande, le meurtre. Il était le seul homme en ville, voire dans tout le pays, à avoir le pouvoir. Le droit de vie ou de mort sur quiconque.

Pour camoufler ses crimes, il faisait dans la construction. Quoi de mieux que la construction pour couler du ciment et ainsi cacher tout ce qui pourrait être gênant pour les affaires ?

Il était marié et avait deux garçons, et c'était tant mieux, car il considérait les femmes comme de la merde, de vraies emmerdeuses ! Surtout la sienne. Il l'avait tuée et pouvait ainsi garder le contrôle sur ses fils. Sa femme en aurait fait des mauviettes.

Il avait plus d'une cinquantaine d'hommes sous ses ordres, sans compter les flics corrompus, les politiciens, et même quelques magistrats bien placés. Il se sentait puissant, respecté. Il se sentait le numéro Un. Ou l'homme à abattre pour certains.

Et c'était le cas d'Alan Campbell, jeune homme de vingt-sept ans, menuisier de métier et travaillant pour un grand groupe qui vendait des meubles dans le monde entier. C'était un bon ouvrier, sans aucun blâme, aucun retard, aucun mot de travers. Il avait un bon salaire, une femme qui l'aimait et qu'il aimait en retour. Mais il était orphelin depuis que ses parents furent assassinés par Bart Connors. Pas personnellement, mais il en avait donné l'ordre. Il les avait tués parce qu'ils avaient été témoins de quelque chose qui aurait pu compromettre le grand Bart Connors. Le pire dans tout ça, c'était qu'il ne s'en souvenait pas. Il était responsable de leur mort et n'en gardait aucun souvenir. Hallucinant !

Mais Alan comptait bien lui rafraîchir la mémoire et lui montrer qui détenait le pouvoir à présent qu'il était enfermé dans le garage de la maison familiale des Campbell. Alan avait hérité de la maison à la mort de ses parents. Une mort non programmée, prématurée, et sans appel.

2.

Une perceuse sans fil dans la main droite, un foret de diamètre 10 mm dans la gauche, Alan souriait face à l'assassin de ses parents.

Bart était assis sur une chaise, les mains attachées dans le dos, les pieds à ceux de la chaise. Il était nu comme un ver. Il était inconscient, mais Alan savait comment le faire revenir à lui.

Il mit en place le foret dans le mandrin et serra. Il appuya sur la gâchette et le foret se mit alors à tourner à la vitesse de 1200 tours par minute. Il approcha la perceuse de l'oreille gauche de Bart et celui-ci ouvrit les yeux. Il se mit alors à gémir puis à hurler quand il comprit enfin la situation dans laquelle il était.

Alan le regardait, toujours souriant, mais son sourire n'avait rien de bon et Bart le savait. Et ce fut à ce moment-là que son supplice commença.

3.

Déjà cinq minutes qu'Alan interrogeait Bart et celui-ci avait quatre trous profonds de cinq centimètres dans les cuisses.

— Vous ne vous rappelez toujours pas, Bart ?

— Putain, non. Je me rappelle pas, répondit-il en pleurant et en suant de tout son corps. La seule chose dont je me souviens, c'est de l'erreur que j'ai faite en te prenant comme chauffeur.

Alan partit alors d'un rire à gorge déployée.

— Oui, c'était votre seconde erreur et tant que vous ne vous souviendrez pas de la première, je continuerai à vous trouer la peau.

La perceuse se mit alors à hurler et le foret à perforer le genou droit de Bart. La douleur fut extrême et il sombra.

Alan s'était arrangé pour que Bart l'engage comme chauffeur alors qu'il était en congé.

4.

À son réveil, les plaies avaient été soignées, hormis le genou qui pissait le sang. Bart se sentait mieux, la douleur était moins vive, mais il savait que ce n'était pas normal.

— Qu'est-ce que tu m'as donné ?

— Oh ! Rien de bien méchant. Un petit cocktail détonant. Vois-tu, Bart, ma mère était anesthésiste et disons que je tiens d'elle.

Les sourcils de Bart se froncèrent.

— Ta mère...

— Ah ! Nous y voilà enfin, tu commences à te souvenir.

— Je n'y suis pour rien, c'est elle qui...

Bart n'eut pas le temps de finir sa phrase, Alan lui perça l'autre genou et il hurla de nouveau.

— Tais-toi ! Ne parle pas d'eux ! Je veux juste que tu me dises comment ils s'appelaient. C'est tout ce que je veux, et ensuite tu seras libre.

Bart sanglotait, de la bave lui coulant le long du menton et lui tombant sur les cuisses, et finit par bredouiller quelque chose.

— Dav... David et Margaret Campbell.

— Voilà, tu t'en souviens. Ce n'était pas si difficile. C'était mes parents et tu les as tués pour protéger ton trafic de merde.

— Je suis désolé. Ce n'était pas personnel.

— Moi aussi, je suis désolé.

Alan appuya sur la gâchette de la perceuse.

— Non, tu as dit que je serais libre. Tu l'as dit, hurla Bart.

— Oui, j'ai dit que tu serais libre, mais je n'ai pas précisé dans la vie ou dans la mort.

Les yeux de Bart s'écarquillèrent, car il sut qu'il allait mourir. Parce qu'il sut qu'il n'avait plus aucun pouvoir sur sa vie.

Le foret s'approcha de sa tête, il se débattit, mais ce fut inutile. Alan appuya et le foret se fraya un chemin jusqu'au cerveau pendant que Bart hurlait à pleins poumons jusqu'à se taire. Définitivement.

Alan resta devant le corps et tout le sang qui s'écoulait des plaies. Il était satisfait et souriait. Ses parents auraient été heureux de voir ça.

Vengeance.

1.

Mandy Burley mourut sur le coup. Elle avait détaché sa ceinture de sécurité pour une raison inconnue des enquêteurs. Peut-être ne l'avait-elle pas mise ? Et au moment du choc, elle fut projetée à travers le pare-brise. Ce qui la tua net. Elle n'eut pas le temps de comprendre ce qui se passait. Et cela fut une bonne chose pour elle. Elle n'eut pas le temps de se dire qu'elle allait mourir. Elle n'eut pas le temps de se dire que son mari allait mourir. Et surtout, elle n'eut pas le temps de se dire que sa petite fille, Sally, allait mourir. Elle eut le crâne réduit en bouillie et le corps en charpie. Elle fut retrouvée à plus de trente mètres de l'accident. Une traînée de sang et de peau sur la chaussée menait droit à son corps. Elle avait trente-deux ans.

Son mari, Brad, eut les jambes broyées et la cage thoracique enfoncée. Certains de ses organes furent perforés par ses côtes. Il eut moins de chance que sa femme, car il vivait encore quand les secours arrivèrent sur les lieux. Ils avaient été prévenus par les responsables de l'accident. Brad ne voyait pas sa femme à ses côtés, il ne voyait pas son corps qui gisait plus loin sur la route. Mais il voyait le pare-brise. Ou plutôt, ce qu'il en restait. Et il voyait le sang sur le tableau de bord. Il en cracha lui-même, beaucoup. Il comprit que sa femme était morte, mais il espérait tout de même que non. Il ne pouvait pas tourner la tête. Il aurait voulu, car il n'entendait pas sa fille,

mais il en était physiquement incapable. Il ne la voyait pas non plus. Il criait son prénom sans s'arrêter quand les secours arrivèrent en trombe. Sally ne répondait pas. Il crut sa fille morte. Et il le crut jusqu'à son dernier souffle. Il mourut dans l'ambulance qui l'emmenait d'urgence à l'hôpital le plus proche. Il mourut en sachant sa femme morte et en croyant sa fille morte. Il avait trente-cinq ans.

Ce qui devait être pour eux des vacances tranquilles et heureuses en famille fut la pire des choses qui arriva à Sally. Elle avait six ans au moment de l'accident. Elle en gardait un souvenir un peu confus, néanmoins atroce. Elle fut brutalement plongée dans un monde de ténèbres sans y avoir été invitée. Elle se rappelait juste que sa mère était tournée vers elle et lui souriait lorsque les phares de l'autre voiture vinrent droit sur eux. Sally avait crié à son père de faire attention, mais il était trop tard. Les deux voitures se percutèrent violemment et les mains de sa mère qui la touchaient une seconde auparavant la quittèrent pour toujours. Elle ferma les yeux et ce fut le noir absolu et le froid glacial. Quand elle les rouvrit, elle était allongée sur un lit d'hôpital et était branchée à des tuyaux par intraveineuse. Elle avait une étrange sensation. Elle était triste, car elle s'inquiétait pour ses parents, elle voulait les voir. Immédiatement ! Elle voulait s'assurer qu'ils allaient bien. Elle l'espérait de tout son cœur comme une petite fille de six ans peut espérer que le père Noël vienne la voir pour lui offrir le cadeau qu'elle souhaite le plus. En y croyant dur comme fer ! Mais au lieu de cela, ce fut deux hommes en costume noir qu'elle vit, assis sur des chaises en face de son lit d'hôpital. Ils avaient le visage sévère et en même temps... ils avaient l'air

triste. Oui, un air affreusement triste. Et elle comprit que ce n'était pas pour eux-mêmes qu'ils l'étaient, mais pour elle. Elle sut à cet instant que ses parents étaient morts et se mit à pleurer. Ce fut à cet instant qu'elle décida que ceux qui lui avaient pris ses parents devaient payer le prix fort. Même si cela devait lui prendre des années, elle se vengerait.

Elle resta quinze jours dans ce lit d'hôpital. Ses blessures n'étaient pas graves, une luxation de l'épaule gauche, quelques coupures par-ci par-là, des ecchymoses. Rien de bien méchant. La blessure la plus douloureuse était invisible aux yeux des gens, aux yeux du médecin qui la suivait. Et aux yeux de la psychologue. Sally était très triste, mais elle fit mine d'aller mieux de jour en jour. Il fallait qu'elle fasse avec.

Durant ces quinze jours, une assistante sociale vint la voir à plusieurs reprises, car Sally n'avait aucune famille. Elle n'avait que ses parents, mais ils étaient morts à présent. Quelqu'un les lui avait enlevés. Sally irait dans une famille d'accueil jusqu'à sa majorité ou plus si tout se passait bien pour elle. L'assistance sociale, madame Steel, lui expliqua simplement que c'était ce qu'il y avait de mieux pour elle. Mieux que les foyers d'accueil. Sally comprit parfaitement. Madame Steel lui dit qu'elle avait une famille à lui présenter et que si elle le désirait, elle pourrait repartir avec eux. Ils s'appelaient Robert et Béatrix, Bee pour les intimes, Sullivan.

La famille Sullivan était composée des deux parents et d'un garçon de dix ans, Connor. Seuls les parents vinrent rencontrer Sally. Ils désiraient avoir une fille, mais suite à une opération qui tourna mal, Béatrix ne pouvait plus avoir d'enfants. Pour eux, Sally était ce qui pouvait leur arriver de

mieux. Elle fut ravie de les rencontrer et accepta d'aller vivre chez eux, à Pittsburgh, en Pennsylvanie. Si loin ! Alors qu'elle habitait dans le Wyoming. Elle se dit que cela n'avait plus aucune importance à présent.

2.

Quatre années passèrent. Sally était heureuse avec les Sullivan. Elle en avait presque oublié son rêve de vengeance. Presque. Il y avait certains jours où elle se disait que c'était ridicule, que ce n'était qu'un stupide accident. Les accidents pouvaient arriver à n'importe qui. C'était ce que lui avait dit Robert. Et il avait raison, personne n'était à l'abri d'un accident.

Elle s'entendait très bien avec Connor. C'était un garçon un peu timide qui avait peur de ses propres réactions. Mais quand il était avec sa sœur, c'était comme ça qu'il appelait Sally, sa sœur, il se sentait bien. Le monde n'était pas le même avec elle.

Béatrix était gentille avec elle. Elle n'essayait pas de remplacer sa mère, elle faisait tout pour que tout aille pour le mieux. Et Sally l'aimait bien. Pas comme on aime sa propre mère, bien évidemment, mais elle l'aimait beaucoup.

Elle allait dans la même école que Connor. Les débuts furent un peu difficiles avec les questions incessantes et la curiosité des autres élèves, mais cela ne dura pas bien longtemps. Elle faisait partie de la famille Sullivan, et par conséquent, elle fut acceptée.

Mais certaines nuits, Sally revivait l'accident. Elle revoyait les phares du véhicule qui leur fonçait dessus. Elle revoyait le visage de sa mère avant que celle-ci ne soit happée par les ténèbres et ne lui soit arrachée. Il lui arrivait de se réveiller en hurlant « *maman* » et en sanglotant. Ces fois-là, Béatrix accourait et la prenait dans ses bras pour la réconforter. D'autres nuits, elle se réveillait le cœur battant la chamade, sans crier. Elle s'asseyait alors, essuyant la sueur qui lui perlait sur le front et se tenait les genoux repliés sur sa poitrine de ses petites mains qui tremblaient, et murmurait à son père de faire attention. De faire attention. C'était ces nuits-là que Sally haïssait le plus. Elle n'en voulait pas à son père. Elle lui en avait un peu voulu au début, mais elle avait compris par la suite que ce n'était pas de sa faute. Non, son père n'y était pour rien.

La maison des Sullivan n'était pas très grande, mais Sally avait sa propre chambre. Robert et Béatrix ne gagnaient pas beaucoup d'argent, mais ils débordaient d'amour pour elle et pour leur fils. Elle s'y sentait bien.

Une fois par mois, l'assistante sociale leur rendait visite. Sally trouvait que ce n'était plus nécessaire et lui faisait savoir à chacune de ses visites. Alors madame Steel lui souriait en hochant la tête. Elle était ravie pour Sally que tout se passe à merveille. Elle avait expliqué aux Sullivan que certaines fois, l'enfant s'intégrait difficilement dans sa famille d'accueil, voire pas du tout. Mais que ce n'était pas le cas de Sally. Elle était au courant des cauchemars qu'elle faisait et se disait que cela finirait par passer avec l'âge. Elle avait vécu une horrible tragédie et personne ne s'en sortait vraiment indemne. Le

temps effacerait tous ses maux. Tout le monde le crut, Sally elle-même le crut.

Les huit années suivantes furent merveilleuses pour elle. Elle ne faisait plus de cauchemars la nuit. Elle arrivait même à penser à ses parents biologiques avec le sourire, avec les rares souvenirs qu'elle avait d'eux. Elle était très jeune au moment de l'accident et ses souvenirs étaient très flous, mais elle en gardait des merveilleux. Jusqu'à ce jour noir de novembre. Le 12 novembre de l'année 2005, un samedi.

3.

Elle était seule à la maison ce jour-là. Ses parents adoptifs étaient partis assister à un match de basket-ball. Connor avait intégré l'équipe régionale et c'était son premier match de la saison au sein de cette équipe. Ses parents ne voulaient pas rater ça. D'ordinaire, Sally les accompagnait, elle aimait bien regarder son frère jouer, mais ce jour-là elle avait un examen de physique à réviser pour le lundi suivant et elle préféra rester à la maison. Elle était douée pour les études, elle tenait ça de sa mère d'après madame Steel.

Elle était plongée dans son livre de physique depuis plus de deux heures d'après sa montre et elle voulut faire une pause. Elle était dans sa chambre, allongée sur son lit, sur le ventre. Son cou lui faisait mal. Elle ferma son livre et s'assit en tailleur. Elle tendit l'oreille vers la porte ouverte qui donnait sur le couloir de l'étage, mais il n'y avait personne. Le match se passait en ville, ils auraient dû déjà être là. Un malaise

étrange s'empara d'elle alors. Elle repensa à ses parents, à l'accident, et fut prise d'une terrible angoisse.

*Mon Dieu ! Et s'ils avaient eu un accident eux aussi ?
Ça recommence ! Je vais encore me retrouver seule. Ils sont
morts tous les trois.*

Elle rejeta cette idée malsaine et se leva. Ses pieds chaudement à l'abri dans des chaussettes en laine glissèrent silencieusement sur le parquet de sa chambre. Elle traversa le couloir avec l'intention de descendre l'escalier pour se rendre dans la cuisine afin de boire un grand verre de lait. Un grand miroir sur pied trônait tel un roi tout au bout du couloir et elle se vit dedans. Elle se trouva ridicule. Elle était emmitouflée dans un gros pull beige à col roulé, un jogging rouge et de grosses chaussettes de laine. Pas vraiment le style « super classe ». Immédiatement sur sa droite, face aux marches, la chambre de ses parents adoptifs. Elle pivota légèrement et tendit l'oreille quand elle entendit un bruit provenant de l'intérieur. Il fut très discret, comme un léger sifflement, mais elle l'avait bien entendu. Elle se retourna. La porte de la chambre était fermée. Elle s'avança et, sans savoir pourquoi, colla une oreille à la porte. Qu'espérait-elle entendre ?

Ridicule ! Tu es ridicule, ma pauvre !

Elle mit une main sur la poignée de porte et tourna. Elle poussa d'un seul coup et ce qu'elle vit la rendit encore plus ridicule. Il n'y avait rien.

Bien sûr ! Tu t'attendais à quoi, idiot ? Tu croyais y trouver un cambrioleur ? Un assassin ? Le père Noël ?

La chambre était vide. Le lit était défait et Sally imagina ses parents adoptifs en train de faire des galipettes. Elle en fut gênée et rougit. *C'est la nature*, lui aurait dit sa mère, si elle en avait encore une.

J'ai une mère. J'ai Béatrix !

Ce n'est pas ta mère. Ta mère est morte et tu le sais. Ton père est mort lui aussi. Ils sont morts tous les deux à cause de ces quatre morveux !

Quoi ? Quels morveux ? Qui êtes-vous ?

Qui je suis ?? Je suis toi !

Je ne comprends pas.

Entre dans cette chambre et alors, tu comprendras. Cherche bien.

Que je cherche quoi ?

ENTRE !

Sally sursauta et revint à la réalité. Elle se trouvait toujours devant la porte, mais celle-ci était fermée. Malgré le pull et les chaussettes en laine, elle était frigorifiée et frissonnait. Et elle avait peur. Elle avait peur d'ouvrir cette porte et de trouver ce que la voix lui avait dit de chercher. Ce qu'elle s'était dit elle-même de chercher. Elle se détourna de la porte et descendit l'escalier comme si elle avait un cinglé à ses trousses, armé d'une hache et voulant la mettre en pièces.

Finalement, elle remplaça le verre de lait par deux grands verres d'eau. Elle les but goulûment. Elle se rafraîchit aussi le visage et se passa les mains dans les cheveux. Cela lui fit du bien, mais elle pensait toujours à cette voix. Quatre morveux étaient responsables de la mort de ses parents ?

La voix lui avait dit d'entrer et de chercher. Mais chercher quoi ?

Trois minutes plus tard, Sally se tenait devant la porte de chambre de ses parents adoptifs. Elle avança une main timide vers la poignée, mais elle hésitait encore. Elle se sentait gênée d'entrer dans cette chambre. C'était comme si elle les trahissait. C'était une sorte de lieu sacré, interdit ! Les parents ont toujours tendance à dire à leurs enfants de ne jamais entrer dans leur chambre. Il devait bien y avoir une raison à cela. En tout cas, s'il y en avait une, Sally l'ignora et, inspirant profondément, mit la main sur la poignée et tourna. La porte s'ouvrit. Elle la poussa et resta sur le pas de la porte à regarder l'intérieur de la chambre. Le grand lit était impeccablement fait. La couette rouge aux motifs floraux était à gerber, mais Sally n'y fit pas attention, car les rideaux étaient bien pires. Ils étaient d'un vert kaki passé par le soleil. Horrible ! Le sol n'était non pas recouvert de parquet comme dans sa chambre ou celle de Connor, mais d'une moquette gris foncé. L'armoire et la commode étaient en hêtre, ainsi que le lit d'ailleurs. Les tables de nuit n'étaient pas assorties, elles étaient plus du style... Sally ne trouvait pas le mot. Elles faisaient jeune, voilà tout. Alors que le reste...

Elle fit un pas en avant et son pied s'enfonça dans la moquette. Elle ne lui avait pas semblé si épaisse, mais elle l'était. *Cherche bien*, lui dit de nouveau la voix. *Sa voix*.

Elle recula vivement avec l'intention de courir s'enfermer dans sa chambre en attendant le retour de Béatrix, de Robert et de Connor. Mais une force invisible la retint, elle ne put s'enfuir. Elle fit même un autre pas, puis un autre, puis un autre. Elle était entrée. La porte claqua derrière elle. Elle sursauta et poussa un petit cri de peur et de surprise. Son cœur battait la chamade et voulait prendre la poudre d'escampette, s'enfuir les jambes à son cou, se barrer loin. Le plus loin possible ! Au lieu de cela, il se calma progressivement, se focalisant sur la respiration de sa propriétaire et revint à un rythme normal.

Sally devait trouver quelque chose, donc elle devait chercher. Ou plutôt fouiller. Elle décida de commencer par la table de nuit de son père adoptif. Elle tira l'unique tiroir et fut amusée d'y trouver deux préservatifs qui y traînaient. Il n'y avait rien d'autre.

Elle fit le tour du lit et ouvrit le tiroir de la table de nuit de Béatrix. Il y avait une revue féminine, un tube de pommade pour les ecchymoses, des bonbons en tous genres. Elle la savait assez gourmande et cela ne la surprit guère. À part ça, il n'y avait rien de bien intéressant. Pas une seule photo de son fils. Une photo d'elle aurait été surprenante, mais son fils avait sa place ici, et pourtant...

Elle se retourna et regarda l'armoire, les mains sur les hanches. Elle inclina la tête et se dit que si elle devait cacher quelque chose, elle le mettrait là-dedans. Elle s'avança et

ouvrit les portes en grand. Une odeur de renfermé lui emplit les narines. *Une odeur de vieux*, se dit-elle. Il s'agissait en fait de l'odeur de la naphthaline que Béatrix avait tendance à mettre dans toutes les pièces, sauf dans la chambre de Sally, car celle-ci refusait que ses vêtements sentent cette odeur.

Elle commença par le côté droit, celui de Robert. Elle souleva chaque pull, chaque chemise, chaque pantalon, chaque tee-shirt. Elle fouilla partout, sans rien trouver. Elle entreprit de fouiller les vêtements de Béatrix, mais elle hésita. Elle avança une main tremblante, puis la retira. Elle se mordilla la lèvre inférieure jusqu'au sang. Elle avait peur de trouver quelque chose de terrible. Quelque chose en rapport avec la mort de ses parents, avec l'accident. Et avec les quatre morveux.

Elle respira par saccades et se mit à fouiller nerveusement les vêtements de celle qu'elle considérait comme sa seconde maman. Et sa meilleure amie. Elle l'avait prise sous son aile, l'avait protégée et aimée depuis la mort de sa mère. Et que faisait-elle ? Elle la trahissait. Elle fouillait comme une sale fouine. Et pour quoi ? *Pour remuer la merde*, comme dirait Connor. Pour déterrer des choses qu'il valait mieux laisser sous terre.

Plus elle fouillait, plus elle se détestait. Et celle saleté d'odeur de naphthaline ! *Comment peut-elle faire pour supporter une telle odeur ?* se demanda Sally. *C'est dégueulasse !*

L'armoire était clean. Si quelque chose traînait dans cette chambre, il ne restait plus que la commode. Elle referma les portes sans se soucier de savoir si elle avait bien tout remis en place. Elle avait chaud à présent, son pull en laine était à la

limite du supportable. Une goutte de sueur vint lui couler jusque sur le nez. Elle l'essuya d'une main. Elle voulut retirer son pull, mais elle était déjà en train d'ouvrir le premier tiroir de la commode. Elle ne put s'arrêter. Elle fit une moue de dégoût, car ce tiroir contenait les slips et les chaussettes de Robert. Elle referma sans même fouiller à l'intérieur. Une image lui vint alors à l'esprit et la dégoûta pour de bon, son père adoptif totalement nu. Elle le vit avec son ventre et ses bourrelets, ses jambes trop grosses et trop poilues, ses bras boursoufflés et surtout... sa petite queue entre les jambes qui se bat pour exister et pour faire voir qu'elle est toujours là, cachée sous ces kilos de graisse. Elle trembla et frissonna malgré le fait qu'elle crevait de chaud.

Elle ouvrit le second tiroir, celui de Béatrix. Elle fut ravie d'y voir de la lingerie fine très sexy et très à la mode. Elle oublia tout de Robert à poil et se mit à sourire en imaginant Béatrix portant ce genre de sous-vêtements. Elle ne souriait pas pour se moquer, mais parce qu'elle était heureuse de constater que malgré tout leur mobilier de vieux, Béatrix restait jeune. Après tout, elle n'avait que quarante-sept ans et était très belle et très attirante. Rien à voir avec Robert. Béatrix était assez menue et faisait attention à sa ligne.

Sally prit un ensemble de dentelle rouge et le porta à hauteur de ses yeux. Elle se dit que Béatrix devait certainement faire la même taille qu'elle, un petit 38. Pas mal pour son âge !

Elle reposa l'ensemble et se mit à chercher. Non, à fouiner. Mais elle n'en eut pas besoin. Ses yeux furent attirés par un bout de feuille qui dépassait d'entre deux strings. Son cœur voulut à nouveau sortir de sa poitrine et s'enfuir. Elle

avait trouvé ce qu'elle était venue chercher. Et maintenant qu'elle l'avait trouvé, elle le regrettait. Elle voulut sortir de cette chambre et retourner à son livre de physique, mais elle savait qu'elle ne pourrait pas. Qu'elle ne devait pas ! Elle voudrait revenir et voir ce que sa mère adoptive cachait. Et s'il s'agissait de quelque chose concernant l'accident, elle était en droit de savoir. Non ?

Elle tira sur le coin de feuille qui était en fait un morceau de papier journal. Il était plié en deux. Sally ferma les yeux et les rouvrit. Elle avait espéré les rouvrir dans sa chambre, se réveillant d'un rêve comme lorsqu'elle s'était imaginée ouvrir la porte la première fois. Mais cette fois-ci, elle ne rêvait pas, la feuille était toujours dans sa main. Elle la déplia et la première chose que virent ses yeux fut la voiture en gros plan. Elle était littéralement broyée. Il y avait aussi quatre jeunes hommes en arrière-plan. *Les autres morveux*. Elle ne les distinguait pas très bien. Elle vit la date à laquelle était sorti le journal, le 14 novembre 1993. Elle n'y prêta pas attention jusqu'à ce qu'elle lise l'article.

Accident meurtrier en ce 12 novembre sur la N74. Originaire de Lander, la famille Burley se rendait en Californie pour y passer quelques jours de vacances. Malheureusement, ils croisèrent un véhicule hors de contrôle qui les percuta de plein fouet. Mandy Burley mourut sur le coup. Quant à son mari, Brad Burley, il mourut pendant qu'on l'emmenait à l'hôpital. Ils laissent derrière eux une petite fille de six ans qui a été transportée à l'hôpital, souffrant de quelques légères blessures. Les occupants du véhicule

meurtrier s'en tirent indemnes. Nous respecterons l'anonymat de ces jeunes gens qui, sous le choc, avoueront après le drame qu'ils roulaient un peu trop vite et étaient sous l'emprise de l'alcool et de stupéfiants. Ils sont eux aussi originaires de Lander.

C'était tout ce qui disait l'article. Sally en était bouleversée et ne s'aperçut pas qu'elle pleurait. Une unique larme coula et s'écrasa sur l'article. Elle n'y fit pas attention et replia la feuille, la remit à sa place, referma le tiroir, et sortit de la chambre.

4.

Sally était étendue sur son lit les mains derrière la tête et contemplait le plafond. Ses yeux étaient encore humides. Elle pensait sans cesse à l'article et à la voix qui lui avait parlé. Elle avait dit quatre morveux, et l'article parlait de quatre jeunes hommes. Jeunes hommes au moment des faits, ils étaient adultes à présent. Il disait aussi qu'ils étaient sous l'emprise d'alcool et de stupéfiants. Ces sales morveux étaient bourrés et défoncés jusqu'au plus profond de leur trou du cul. Ils avaient fait la fête et ses parents étaient morts. Elle se rappela alors sa promesse de petite fille, elle s'était promise de se venger de ceux qui étaient responsables. Et elle pouvait maintenant tenir sa promesse. Elle ne connaissait pas leurs noms, mais elle n'aurait aucune difficulté à les trouver. Il lui suffirait de faire quelques recherches sur Internet et elle les trouverait tous.

Mes parents ont payé le prix fort parce que ces sales morveux étaient sur une autre planète. Ils n'ont pas dû s'apercevoir ou comprendre ce qui se passait. Sous le choc ? Ils étaient sous le choc ? Et moi alors ? Mes parents sont morts alors que je n'étais qu'une enfant. Qui est le plus choqué ? Je me retrouve dans une famille qui n'est pas la mienne. Je n'ai pas eu la chance de grandir avec mes parents, mes vrais parents. Je n'ai pas eu la chance d'avoir un frère ou une sœur. À cause d'eux ! Tout ça, c'est à cause d'eux ! Ils vont me le payer. Je les tuerai. Je les retrouverai et alors, je les tuerai. Ils auront ce qu'ils méritent. Ils...

Elle fut ramenée à la réalité par le bruit d'une voiture qui s'engageait dans l'allée de la maison. Connor et ses parents revenaient. Ses parents à lui, pas les siens. Elle était redevenue la petite fille orpheline qu'elle était il y a douze ans en arrière. Exactement douze ans. Était-ce une coïncidence ? Certainement pas. Ce n'était pas un hasard. Une force mystérieuse voulait que Sally découvre cet article, non pas dans un jour ou deux mois plus tard, mais ce jour-ci. Ce jour était la date anniversaire de la mort de ses parents et c'en était que plus douloureux pour elle. Tous les merveilleux souvenirs qu'elle gardait d'eux, aussi peu nombreux soient-ils, remontèrent à la surface et la poignardèrent.

La voiture s'arrêta devant la porte du garage restée fermée. Sally entendit le moteur se couper et les portières s'ouvrir. Elle eut à ce moment-là une pensée qu'elle regretta aussitôt, elle les haït. Elle les haït l'espace d'une seconde, mais

ce fut une seconde de trop. Ils n'étaient pas responsables de ce qui lui était arrivé. Non, bien au contraire. Ils avaient été là pour elle au moment où elle en eut le plus besoin. Et ils l'étaient toujours. Ils lui offrirent une roue de secours, une bouée à laquelle s'accrocher alors qu'elle sombrait dans les ténèbres. Grâce à eux, elle en était revenue. Et si aujourd'hui elle y replongeait, ce n'était pas de leur faute.

Elle se mit assise sur son lit, les jambes en tailleur et écouta les portières de la voiture claquer. Elle entendit leurs voix, ils riaient. Connor et son équipe devaient être victorieux. C'était une bonne chose. Elle sourit et se leva pour aller à leur rencontre.

5.

Le lendemain matin, Sally était assise face à son ordinateur. Elle recherchait des informations sur le Net. Elle aurait pu le faire depuis très longtemps, mais elle avait enterré la hache de guerre. L'article de journal l'avait déterrée. Elle n'eut aucun mal à trouver tout ce dont elle avait besoin. Elle tomba sur plusieurs articles concernant l'accident, des photographies des quatre jeunes hommes responsables, des photographies de sa voiture réduite en miettes, elle vit son père allongé sur le brancard que poussaient deux ambulanciers. Elle vit le corps de sa mère. Ce qu'il en restait. Elle serra les poings si forts que des croissants de sang se dessinèrent dans ses paumes. Elle était furieuse ! Elle revoyait sa mère quelques secondes avant l'impact, elle revoyait son visage souriant, puis le choc... le noir et le froid. Puis la mort. Dans un excès de

rage, elle hurla et envoya valser le clavier de son ordinateur. Le fil le retint et il pendouilla le long du bureau. Sally respirait bruyamment, elle était folle de rage, sa poitrine montait et descendait furieusement. Comment de telles photographies pouvaient avoir été prises ?

Quelqu'un frappa à sa porte.

— Sally ? Tout va bien, ma chérie ?

C'était Béatrix. Sally attendit avant de répondre, elle savait que Béatrix n'entrerait pas sans y avoir été invitée. Elle reprit son calme et lui répondit sur un ton qui ne la trahit pas.

— Tout va bien, ce n'est rien. J'ai fait tomber... ma poubelle de bureau.

Béatrix, de l'autre côté de la porte, perplexe et un peu inquiète, attendait autre chose. Mais rien ne vint.

— Très bien. Tu viens prendre ton petit-déjeuner ?

— J'arrive tout de suite.

Sally attendit d'entendre Béatrix descendre l'escalier et remit le clavier en place. L'écran d'ordinateur était toujours sur la photographie de sa mère allongée sur la chaussée. Heureusement pour Sally la photographie était en noir et blanc, mais elle n'eut aucun mal à s'imaginer le sang. Une quantité incroyable de sang. Ses yeux s'agrandirent et sa bouche se ferma, ses dents se serrèrent les unes contre les autres et son visage se figea. Ses yeux regardaient droit devant eux, mais ne voyaient rien. Tous les muscles de son corps se contractèrent, sa respiration ralentit. Et son esprit quitta son corps. Elle se retrouva en un éclair en train de survoler le Wyoming à une telle vitesse qu'elle ferait rougir Superman.

Elle avait traversé la Pennsylvanie, puis l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, l'Iowa, le Nebraska et enfin le Wyoming. Elle survola l'État et arriva au-dessus d'une ville qu'elle imaginait sans peine être Lander, sa ville natale, la ville de ses parents. Mais aussi, la ville des quatre assassins. Elle essaya de se rappeler l'endroit où ils habitaient, mais elle sentit son corps tiré en arrière. Quelque chose la ramenait en Pennsylvanie. Elle essaya de lutter contre cette force invisible, mais elle ne put rien y faire. Son corps fut violemment tiré en arrière et elle se retrouva dans sa chambre, devant son ordinateur, haletante et tremblante. Elle regarda autour d'elle, se demandant ce qui avait bien pu se passer. Elle se dit un moment qu'elle devenait folle, et pourtant... Non, elle n'était pas folle, elle s'était retrouvée dans le Wyoming, elle en était certaine. Mais comment était-ce possible ? C'était impossible ! Physiquement impossible ! Et délirant.

Elle éteignit l'ordinateur et se mit debout, mais ses jambes la trahirent et elle dut se retenir au bureau pour ne pas tomber. Elle se sentait faible et épuisée. Il n'était pourtant que... elle regarda sa montre, 9h17. Elle était réveillée depuis vingt bonnes minutes et avait passé une bonne nuit malgré la découverte de l'article de journal dans la commode de Béatrix. Serait-il possible que ce... ce voyage l'eût épuisée ?

Elle secoua la tête pour chasser ces pensées et plia les genoux pour s'assurer que ses jambes la soutiendraient. Elles allaient mieux à présent.

Elle sortit de sa chambre et descendit prendre son petit-déjeuner avec sa famille d'accueil. L'assistante sociale lui avait, plusieurs fois, expliqué que le fait d'avoir dix-huit ans lui

donnait le droit de quitter cette famille et de s'installer seule, si elle le souhaitait. Elle aurait droit à des aides de l'État pour continuer ses études, qu'elle serait suivie et bien orientée. Mais Sally ne comptait pas s'en aller, elle se sentait bien avec les Sullivan. Atablée avec eux, elle respirait le bien-être, elle aimait se sentir aimée comme elle l'aurait été avec sa vraie famille. Elle se sentait vivante.

6.

Elle passa la matinée du dimanche à réviser sa physique et à flâner dans sa chambre. Elle envoya des dizaines de messages à ses amies du lycée et se regarda plusieurs fois dans la glace. Elle se trouvait plutôt mignonne, mais elle manquait de poitrine. Elle se la tâta des dizaines de fois pour vérifier si, par miracle, elle n'avait pas pris un bonnet supplémentaire. Elle sortait avec un garçon de son lycée, Mickael Porter, et ils en étaient à la phase tripotage. Et pour tripoter, il tripotait. Ce qu'il préférait, c'était lui tripoter la poitrine, d'où l'envie de Sally d'en avoir une paire un peu plus grosse. Lui s'en fichait, d'après ce qu'il lui avait dit, mais Sally savait que les garçons aimaient les gros seins. *Ils sont tous pareils*, lui avait dit un jour sa meilleure amie, Judith Bernart. *Tous les garçons font une fixation sur les seins. Ils ne voient que ça, ce sont de vrais gamins !*

Gamin ou pas, Sally était attachée à Mickael, elle était amoureuse de lui, alors s'il avait envie de lui tripoter les seins, elle le laissait faire. Surtout qu'il n'était pas comme les autres, enfin comme ceux qui faisaient partie de l'inventaire de Judith,

il ne cherchait pas à aller plus loin. Il se comportait bien avec elle. Sally était encore vierge, lui non, mais cela ne le dérangeait pas d'attendre le bon moment pour elle. *Quand tu seras prête, je le serai également*, lui avait-il dit un jour où la phase tripotage était devenue très chaude, limite brûlante.

Elle pensait à lui au moment où son portable se mit à vibrer sur le lit. Elle le prit et s'allongea. C'était Mickael justement. Il voulait la voir cet après-midi même. Ils ne s'étaient pas vus de tout le samedi et elle lui manquait. *Il est en manque de tripotage*, se dit-elle. Mais elle s'avoua qu'elle aussi était en manque. Elle y avait pris goût et elle se sentait prête à franchir un nouveau cap avec lui. Franchir *le cap*. Elle lui répondit que c'était d'accord pour elle, qu'il pouvait venir la chercher vers 14h30. Ce qu'il fit.

Le soir, après avoir pris sa douche, une serviette sur la tête, elle repensa à sa mère et à son corps sur la chaussée. Elle y repensa et tout redevint sombre dans son cœur. Elle revit la photographie des quatre responsables et se laissa tomber sur son lit. La serviette se détacha de ses cheveux et ils s'éparpillèrent sur la taie d'oreiller. Elle regarda le plafond, ferma les yeux, et se força à penser à autre chose. Elle revit Mickael et ses mains si expertes se glisser sous son tee-shirt et dégrafer le soutien-gorge qui retenait le Graal. Elle pouvait presque en ressentir le contact quand elle fut attirée par autre chose. Elle était presque certaine qu'il s'agissait de la même chose qui s'était produite le matin même. Elle résista et revint à Mickael et ses mains sur sa poitrine qui allaient et venaient. Son corps se cambra et ses muscles se tétanisèrent. Elle sentit une douleur intense dans le bas-ventre et gémit tout en gardant

la bouche fermée pour ne pas alerter Béatrix qui avait l'ouïe fine. Elle secoua la tête violemment pour revenir dans son monde, car elle sentait qu'elle s'en éloignait de plus en plus et elle était morte de peur, mais en vain. Elle quitta une fois de plus son corps et survola les États qui la séparaient du Wyoming. Et sans grande surprise pour elle, elle revint à Lander.

Elle était comme un fantôme se déplaçant de lieu en lieu à la vitesse que l'œil humain ne saurait suivre. Elle était à la recherche des quatre morveux et ne tarderait pas à les trouver. Et ensuite quoi ? Que pouvait-elle faire ? Son esprit voyageait, mais pas son corps. Elle savait qu'elle se trouvait toujours allongée sur son lit à des milliers de kilomètres. Comment pourrait-elle interagir ? La vraie question était : comment pourrait-elle leur faire du mal ? Car c'était ce qu'elle souhaitait, les faire souffrir autant qu'elle avait souffert. Autant que ses parents avaient souffert. Et ensuite ? Les tuer. Il fallait qu'ils meurent.

Elle erra au-dessus de Lander comme une faucheuse à la recherche d'une âme à escorter de l'autre côté. Elle survola des maisons et entendit ce qui se passait à l'intérieur comme si elle y était elle-même. Elle arpenta les rues de la ville et les ruelles. Elle se faufilait partout sans que personne ne la voie. Comment auraient-ils fait pour la voir ? Elle n'existait pas. Tel un ange parmi les vivants. L'ange de la mort. Elle n'était qu'une image résiduelle d'elle-même.

Elle fouilla dans certains bars, certains restaurants, certaines boutiques, mais elle ne les trouva pas. Elle hurla de rage d'une voix qui n'était pas la sienne, mais celle d'un être

qui vivait en elle, au plus profond d'elle. Un être qui était né de sa soif de vengeance.

Son corps, son véritable corps, qui était allongé sur le lit dans sa chambre à Pittsburgh, se mit à trembler des pieds à la tête et cinq secondes plus tard, Sally était revenue. Elle ouvrit les yeux et inspira à pleins poumons comme si elle avait manqué d'air depuis des lustres. Elle inspira et expira rapidement, mais à part ça, elle allait bien. Elle posa les pieds au sol et se mit debout. Ses jambes ne flanchèrent pas. Elle se mit alors à réfléchir. Elle semblait s'habituer rapidement à ce... cette transe ? Et si elle parvenait à en contrôler l'accès ? Si elle pouvait entrer en transe quand elle le désirait ? Ce serait merveilleux, mais ensuite ? À quoi cela lui servirait-il si elle ne pouvait pas se matérialiser ?

Elle était confrontée à deux problèmes. Le premier : entrer en transe quand elle le désirait. Le second : pouvoir les atteindre physiquement. Ce n'était pas une mince affaire, mais elle savait qu'elle y parviendrait, car sa soif de vengeance n'avait jamais été aussi grande. Il lui suffisait d'être patiente et d'essayer chaque soir, au moment où elle serait tranquille dans sa chambre. La patience ne serait pas ce qui lui manquerait, elle attendait déjà depuis douze ans.

7.

Deux semaines passèrent, dans quelques jours ce serait le mois de décembre. Le mois préféré des enfants, le mois où la plupart se tenaient parfaitement sages pour être sûrs d'être sur la liste du père Noël. Les autres mois n'étaient pas aussi

importants que ce mois-ci. Dès début décembre, les parents menaçaient leurs enfants.

Vous avez intérêt à être sages, sinon vous n'aurez pas de cadeaux à Noël ! Le père Noël ne passera pas !

Mais les parents cédaient toujours. Comment ne pas offrir de cadeaux à ses enfants ? Ce serait trop cruel.

Sally ne sera pas sur la liste cette année, pas avec ce qu'elle avait l'intention de faire. Elle avait bien progressé dans sa tâche durant les deux dernières semaines. Elle arrivait à contrôler ses transes, elle pouvait y accéder comme bon lui semblait, mais elle avait du mal avec le plus important, elle ne pouvait pas toucher les choses. Son corps n'était pas solide quand elle voyageait, elle n'était que l'ombre d'elle-même. Dès qu'elle voulait toucher un objet, elle passait au travers comme dans un brouillard. Tous ses essais furent un échec. Elle avait commencé par de gros objets comme une chaise, une télévision ou même encore une boule de bowling. Mais rien n'y faisait, elle n'y arrivait pas. Elle avait trouvé l'adresse de chacun des morveux, elle avait réussi à contrôler ses transes, mais elle butait sur la capacité de leur faire du mal. Elle était folle de rage, elle donnerait tout pour y arriver. Absolument tout, même son âme.

Puis un soir, en pleine transe, alors qu'elle arpentait les rues de Pittsburgh, se faufilant entre les passants comme un vent piquant d'hiver, elle trouva la solution. Elle n'y avait jamais pensé et fut furieuse contre elle-même, car c'était si simple.

Elle traversait la chaussée à vive allure, non pas qu'elle craignait de se faire renverser puisqu'elle n'était pas physiquement là, mais parce qu'elle était hors d'elle une fois de plus. Et ce fut au moment où elle atteignit le trottoir, face à une boutique de vêtements féminins, dont la gérante en fermait la grille de sécurité, qu'elle traversa le corps d'une jeune femme et que son esprit se mélangea au sien. L'espace d'une seconde, Sally fut aux commandes du corps de cette jeune femme. Ce fut très bref, mais elle le sentit. La jeune femme ne se rendit compte de rien, elle continua son chemin sans un regard en arrière.

Voilà la clef, se dit-elle. C'est donc ça la solution ! Je l'avais à portée de main durant tout ce temps et... et... Il faut que j'essaie. Je dois entrer dans un corps et essayer de le contrôler. Mais pas ici, il y a trop de monde. Je dois en trouver un isolé.

Sally s'envola à la recherche d'un endroit à l'écart de la ville. Elle ne prit pas le temps de regarder la ville d'en haut comme elle aimait le faire parfois. Elle avait enfin trouvé la solution et tout le reste n'était que superflu à présent.

Elle trouva son bonheur dans une maison à l'est de la ville, une maison isolée. Il n'y avait rien autour à part de vastes étendues d'eaux, d'arbres et de champs. L'endroit parfait.

Elle s'approcha de la maison et s'arrêta sur le porche. Il y avait de la lumière à l'intérieur et une douce musique lui parvenait aux oreilles. Il lui semblait qu'il s'agissait d'un vieux tube des années 90, mais elle n'en était pas certaine, elle était

encore jeune et sa culture musicale très loin d'être étendue. Elle-même était née en 1993 ! Elle reconnut finalement la voix du chanteur du groupe Scorpions, mais le titre, lui, restait incertain.

Elle monta les trois marches qui la séparaient de la porte avec une appréhension naissante. Elle savait que celui ou celle, ou même ceux qui seraient dans cette maison ne la verraient pas, mais elle avait tout de même peur. Elle n'avait aucune idée des conséquences que cela pourrait avoir sur elle et sur ceux qu'elle... posséderait ? Oui, elle pouvait parler de possession. Cela lui fit froid dans le dos rien que d'y penser, mais s'il n'y avait que ça comme solution... Et c'était la seule pour l'instant.

Elle se retrouva devant la porte d'entrée, inspira profondément sans s'apercevoir que c'était inutile, elle était comme l'air qu'elle espérait vainement respirer, abstrait, puis elle passa à travers la porte.

8.

Un homme était assis dans un vieux fauteuil en cuir marron passé par le temps. Il écoutait effectivement Scorpion, un verre de whisky dans la main gauche et une cigarette dans la droite. Il chantonait en même temps qu'il tirait sur sa mort silencieuse. Il remuait les jambes au rythme de la musique. Il avait les cheveux grisonnants, longs et mal peignés. Il portait un vieux jean et une paire de tennis, ainsi qu'un tee-shirt à l'effigie des Rolling-Stones. Sally lui donnait dans les cinquante ou soixante ans. Mais elle s'en fichait pour ce qu'elle

avait à faire. L'intérieur de la maison était très rustique et ne donnait vraiment pas envie d'y vivre. Il n'y avait que le strict minimum en meubles, aucune décoration, les murs étaient bruts, aucun cadre, aucun lustre, juste des ampoules accrochées à leur fil électrique. Seule chose attirante pour Sally, la cheminée et le vieux poste radio-CD sur lequel passait Scorpion. Visiblement, l'homme vivait en véritable ermite. Une chance pour Sally.

Elle s'approcha et se plaça face à lui. Elle pouvait voir qu'il n'en était pas à son premier verre. La bouteille posée sur le sol était presque vide et les yeux de l'homme injectés de sang se fermaient tous seuls. Il était ivre, ça ne faisait aucun doute.

Il tira sur sa cigarette et recracha la fumée en plein visage de Sally. Elle cligna instinctivement des yeux, mais la fumée lui passa à travers. Elle hésitait à prendre possession de ce corps, il ne lui semblait pas sain, elle n'était pas très... attirée. Mais c'était une occasion parfaite ! Elle refoula son dégoût et plongea dans le corps de l'homme en fermant les yeux.

Quand elle les rouvrit, elle voyait à travers des yeux différents. Elle était assise dans le fauteuil à la place de son hôte et tenait le verre de whisky ainsi que la cigarette. Elle avait réussi. Elle était en lui. Elle remua les bras et fut surprise, satisfaite aussi, de constater qu'ils lui obéissaient à merveille. Elle se leva, lâcha la cigarette et l'écrasa sous sa semelle. Elle posa le verre sur le rondin de bois qui apparemment faisait office de table de salon. Elle mit un pied devant l'autre sans aucun souci. Le corps exécutait à merveille tout ce qu'elle

désirait. Elle marcha de long en large à travers les pièces de la maison. Elle toucha et attrapa tout ce qui lui tomba sous la main. Elle prit le cendrier posé à côté du verre et le lança de toutes ses forces. Il vint percuter le mur face au fauteuil et se brisa. Les dizaines de mégots et les cendres s'étalèrent un peu partout sur le sol. Intérieurement, elle souriait. Extérieurement, aussi, mais pas avec son visage. Elle était heureuse, elle avait trouvé le moyen de se venger. Enfin !

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire. Sortir de ce corps. Elle ferma les yeux et se concentra. Elle pensa simplement à s'extraire, à redevenir cette entité abstraite. Quand elle ouvrit à nouveau les yeux, elle voyait par les siens. Elle vit l'homme à ses côtés qui, le regard hagard, se demandait ce qui s'était passé. Il regarda le fauteuil, le verre, la cigarette écrasée, le cendrier brisé et les mégots éparpillés, et se gratta la tête en haussant les épaules. Il ne s'était rendu compte de rien du tout.

9.

Le lendemain matin, Sally était tout excitée. Elle prévoyait de commencer sa vengeance le soir même. Et elle avait déjà décidé de celui qui mourrait en premier, Brent Carwell, mécanicien à Lander. Il était célibataire, ce qui était une aubaine pour Sally, voilà pourquoi elle l'avait mis en premier sur sa liste, car les autres étaient mariés et avaient, pour deux d'entre eux, des enfants. Brent serait le premier et elle se faisait une joie d'être au soir.

Elle passa la journée la tête dans les nuages, en attendant que ce soit son corps, à réfléchir à la manière dont elle s'y prendrait. Rapidement ou en prenant son temps ? Couteau ou objet contondant ? Elle était incapable d'y répondre. Comment le pourrait-elle ? Elle n'avait jamais fait ça auparavant. Et elle se doutait bien que le moment venu, elle hésiterait. Mais elle redoublerait d'efforts pour le faire, car c'était ce qu'il méritait. Ils le méritaient tous. Elle trouverait suffisamment de cran et la bonne méthode. Si jamais une bonne méthode existait pour tuer. Sans quoi, elle ferait avec.

Une fois les cours terminés, elle rentra aussitôt chez elle, enfin, chez les Sullivan. Son petit copain voulut la raccompagner et lui arracher quelques baisers au passage, mais elle refusa poliment, le laissant en plan et, on peut le dire, comme un con. Il en resta bouche bée.

En arrivant chez les Sullivan, elle monta directement dans sa chambre. Elle était seule. Robert et Béatrix ne rentraient jamais avant 18h00 et Connor allait à l'entraînement de basket-ball directement après ses cours. Il avait quatre ans de plus que Sally, mais il avait redoublé deux fois, il était excellent en sport, mais moins en cours.

Sally lança son sac sur le lit et alluma son ordinateur. Elle devait faire rapidement ses devoirs pour ainsi avoir plus de temps libre pour ce qu'elle avait projeté de faire.

Elle y passa moins d'une heure et n'était pas persuadée que tout était correct. *Tant pis*, se dit-elle. Elle rangea tous ses cahiers, éteignit l'ordinateur et sortit une feuille de sous son matelas. Une feuille où elle avait noté tous les noms et adresses de ceux qu'elle tuerait. Elle s'allongea sur le lit et ferma les

yeux, la feuille entre ses mains posées sur sa poitrine. Elle respira profondément et pensa à Lander. Elle pensa à Brent Carwell, à ce qu'il avait fait à ses parents, elle pensa à ce qu'elle allait lui faire sans vraiment savoir. Et son esprit quitta son corps avant de s'envoler.

Elle se retrouva à flotter au-dessus de Lander en très peu de temps, elle avait développé ce... don, très rapidement. Elle se mit immédiatement à la recherche de la maison de Brent et ce fut sans peine qu'elle la trouva. Durant les jours où elle chercha un moyen de les tuer, elle avait arpenté chaque rue, chaque ruelle, chaque coin de Lander. Elle avait rattrapé le temps perdu.

La nuit commençait à tomber et il fallait qu'elle fasse vite, les Sullivan n'allaient pas tarder à revenir. Elle devait trouver quelqu'un pour le posséder.

Brent habitait à l'écart du centre-ville, mais il y avait quatre maisons aux alentours, elle allait bien y trouver son bonheur. Elle devait d'abord s'assurer que Brent se trouvait chez lui, alors elle pénétra dans sa maison et elle le vit. Il était debout devant son évier en train de se laver les mains. Elle se rapprocha de lui et une furieuse envie de le tuer tout de suite s'empara d'elle. Elle ressortit en traversant le toit et se dirigea vers la maison la plus proche.

À l'intérieur de cette maison se trouvaient un homme d'une cinquantaine d'années et une femme du même âge. L'homme était assez grand, mais très fin, tandis que la femme était petite et un peu rondelette. Sally décida de prendre possession du corps de la femme. Elle attendit qu'elle s'éloigne de l'homme et quand cela fut fait, elle plongea dans son corps

et prit les commandes. Elle fouilla dans les tiroirs de la cuisine et y trouva un couteau à viande. Parfait ! Elle le glissa dans le tablier que portait la femme et sortit de la maison. Elle entendit l'homme l'appeler, mais ne se retourna pas. Elle avança droit vers la maison de Brent.

Devant la porte, elle inspira et cogna trois fois. Elle attendit en jetant des regards par-dessus l'épaule de la femme. Elle entendit des pas derrière la porte et empoigna le manche du couteau. La poignée tourna et la porte s'ouvrit. Sally sentait le cœur de la femme accélérer.

— Madame Tyler ? Que puis-je pour vous ? Vous allez bien ?

Brent Carwell la regardait droit dans les yeux, elle espérait presque qu'il la reconnaisse derrière ce visage. Elle aurait aimé qu'il la reconnaisse avant de le tuer. Mais il ne pouvait pas, et quand bien même elle aurait été physiquement présente, il ne l'aurait pas reconnue. Il avait les mêmes traits que sur la photographie de l'article de journal qu'elle avait trouvé dans la commode de Béatrix, mais il paraissait fatigué. Terriblement fatigué. Ça tombait très bien, car elle était là pour lui offrir un repos éternel.

Ses yeux ne quittèrent pas ceux de Brent quand elle le poussa violemment en arrière de la main gauche tout en sortant le couteau du tablier de la main droite. Il trébucha, mais ne tomba pas. Il battit l'air des bras pour retrouver son équilibre. Sally ; madame Tyler ; fonça droit sur lui, couteau en l'air prêt à s'abattre sur lui. Elle fendit l'air, mais la lame l'effleura sans le toucher.

— Qu'est-ce qui vous prend, bordel ?

— Tu as...

Sally éprouva des difficultés à s'exprimer.

— Tu as tué...

Le deuxième coup s'abattit sur le bras gauche de Brent et lui entailla méchamment le biceps. Il hurla de douleur et du sang gicla sur son visage. Il se tint le bras de sa main droite et voulut s'enfuir, mais la femme qui se tenait devant lui telle une furie battait l'air frénétiquement et le moindre mouvement stupide de la part de Brent serait son dernier.

Il avait mal, horriblement mal, et cette folle qui continuait d'avancer vers lui. Il devait réagir, mais comment ? Il tenta de la raisonner.

— Madame Tyler ? C'est moi, Brent. Vous me reconnaissez ? Votre voisin, Brent. Je vous en prie, reprenez-vous. On se connaît depuis presque huit ans. Mais madame Tyler n'était pas là pour le moment, elle n'était plus aux commandes. Sally baissa le couteau et jeta des regards affolés.

— Oui, Madame Tyler, c'est ça. C'est moi, Brent.

— Brent ? bredouilla-t-elle.

Brent soupira, soulagé. Il avança d'un pas vers elle, en gardant tout de même ses distances.

— Donnez-moi ce couteau, Madame Tyler.

Sally baissa les yeux de son hôte sur l'arme qu'elle tenait et tendit le bras vers Brent. Il voulut s'en emparer, mais au moment où il baissa les yeux sur le couteau, elle lui assena un coup de pied dans les parties et son sort fut scellé. Il se plia en deux. Elle s'approcha de lui et lui murmura à l'oreille :

— Tu as... tué... mes parents.